Document généré le 2 mai 2025 08:13

**Spirale**
**arts • lettres • sciences humaines**

SPIRALE

# *Sous le coup de la grâce* de László Krasznahorkai

Simon Brousseau

Numéro 254, automne 2015

URI : https://id.erudit.org/iderudit/79864ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Brousseau, S. (2015). Compte rendu de [*Sous le coup de la grâce* de László Krasznahorkai]. *Spirale*, (254), 83–85.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

# Désespoir et transcendance

*Par Simon Brousseau*

**SOUS LE COUP DE LA GRÂCE**
de László Krasznahorkai
Traduit du hongrois par Marc Martin
Éditions Vagabonde, 160 p.

L'écrivain hongrois László Krasznahorkai n'est pas encore très connu des lecteurs francophones, mais les choses risquent de changer maintenant qu'il a été couronné par le prestigieux Man Booker International Prize 2015 décerné tous les deux ans, depuis 2005, afin de souligner l'importance de l'œuvre d'un écrivain anglophone ou dont les textes ont été traduits en anglais. Peut-être les cinéphiles qui fréquentent l'œuvre de son compatriote Béla Tarr l'auront remarqué les premiers : plusieurs films de celui-ci sont des adaptations des livres de Krasznahorkai. C'est le cas de *Sátántangó* (1994), une adaptation vertigineuse de plus de sept heures du roman du même titre (1984), qui rendait de façon particulièrement efficace la densité oppressante qui caractérise son écriture. Malgré ses succès internationaux, la traduction française de l'œuvre de Krasznahorkai se fait très graduellement depuis le début des années 2000, chez trois éditeurs différents (Gallimard, Cambourakis et Vagabonde). Il faut donc saluer l'initiative récente des éditions Vagabonde de rendre accessible au public francophone *Sous le coup de la grâce*, un recueil de nouvelles qui date de 1986 et dans lequel sont développés plusieurs des motifs appelés à devenir centraux dans les œuvres ultérieures.

## Des nouvelles de mort

Il est important de noter que le recueil porte une mention générique bien précise : les nouvelles que nous nous apprêtons à lire sont des *« nouvelles de mort »*. Qu'est-ce que cela signifie ? D'abord, cela veut dire que la mort est partout dans le livre ; les personnages la craignent, la fuient, et d'une certaine façon on peut dire qu'elle se trouve au centre de leur existence plutôt qu'à la fin de celle-ci. Il y a un vide existentiel dans les fictions de Krasznahorkai et le besoin de combler ce vide constitue l'unique quête de ses personnages. Ce vide, c'est celui de l'absence de Dieu, de l'impossibilité dans laquelle se retrouve l'humain de la fin du XX^e^ siècle de transcender son existence afin de mettre un terme au sentiment d'absurdité qui constitue son expérience première. À cet égard, le critique James Wood a raison de situer l'œuvre de l'écrivain aux côtés de celles de Claude Simon, de Thomas Bernhard et de David Foster Wallace, un trio qu'on pourrait transformer en quartette en y ajoutant un nom auquel on pense sans cesse à sa lecture, celui de Dostoïevski. Krasznahorkai partage la répulsion de ces auteurs pour un signe typographique en apparence banal, le point, auquel il préfère la virgule, comme si le point était toujours une supercherie, une façon commode de mettre un terme à une pensée qui, si on lui laisse prendre ses élans, menace de ne plus s'arrêter et de nous emporter avec elle.

Les textes du recueil préfigurent un procédé qui deviendra crucial dans *Guerre & Guerre*, roman où chaque chapitre est constitué d'une seule phrase fleuve s'étendant souvent sur plus d'une page. Cette technique d'écriture, radicalement subjective, donne à lire la façon dont le monde est absorbé, puis métamorphosé par le flot de pensées du narrateur. Chez Krasznahorkai, le sentiment de l'absurdité du monde est une projection : l'existence de l'individu qui erre sans but dans la vie n'est dotée d'aucune signification apparente, et en retour cette absurdité contamine le regard qu'il jette sur le monde. La nouvelle qui ouvre le recueil, « Le dernier bateau », illustre bien ce phénomène de contagion, car dans l'espace mental ouvert par le narrateur même le lever du soleil est frappé du sceau de l'incertitude qui l'habite. Et quand il se lève finalement, ce n'est que pour donner à voir les *« mines flétries »*, les *« yeux cernés »* et la *« peau fripée »* de la nuque de ceux qui attendent que le bateau parte, afin de laisser derrière eux *« les bâtisses à l'abandon »* et *« la rive en pente douce sur le point de s'effondrer »*, révélant ainsi à quel point les pensées du personnage déteignent sur le monde qu'il habite. Ce jeu des ressemblances entre le désespoir du personnage et la décrépitude qui l'entoure le mène à chérir le presque rien, par exemple le rafiot sur lequel il se trouve, cette *« périssoire cabossée »* qu'il en vient à considérer avec *« un sentiment d'appartenance comparable à celui qui lie généralement les gens aux babioles qu'ils ont dans les poches. »*

L'amplification des phrases chez Krasznahorkai est aussi liée au rapport dialectique entre l'absence de valeurs transcendantes et la volonté qui anime ses personnages de chercher tout de même à donner un sens à leurs existences. Selon cette logique phrastique où la vérité n'est jamais trouvée une fois pour toutes, chaque point constitue l'abandon d'une piste, le marqueur d'un essoufflement dans la recherche du sens. Ce procédé stylistique constitue ainsi pour l'auteur un moyen de répondre à une exigence réaliste, le déferlement langagier qu'il livre aux lecteurs s'apparentant à la langue parlée, mais aussi au flot de la conscience inquiète qui lui importe tant. Ce flot l'intéresse parce que, dans un monde dont le sens est caché, inaccessible, la pensée est condamnée à errer, à creuser, à se contredire pour explorer toujours d'autres avenues. Dans ce contexte, plus la phrase est fermée et simple, plus elle est mensongère. Il s'agit au contraire de nommer l'incompréhension, de montrer comment elle se déploie dans le temps, puisqu'elle est ce que nous avons en commun, notre point de départ à tous.

**dans l'espace mental ouvert par le narrateur, même le lever du soleil est frappé du sceau de l'incertitude qui l'habite.**

**Le désespoir comme révélation**

Il n'y a pas de véritable gagnant dans ce combat de titans entre le désespoir et la nécessité de croire malgré tout, et les phrases de Krasznahorkai illustrent cette tension en donnant à lire tout ce qu'elle a de tragique : elle est tout aussi inarrêtable qu'invivable. C'est ainsi qu'on peut lire la troublante nouvelle intitulée « Herman le garde-chasse », qui raconte l'histoire d'un homme qui met tout son savoir-faire au service de la société afin de débarrasser la forêt d'animaux jugés *« nuisibles »* et qui, à force de les fréquenter, finit par se considérer comme l'un des leurs. Il est l'un des leurs, pourrait-on croire, parce que lui aussi sent qu'une force invisible le traque et qu'il sait qu'il finira comme eux, pris dans le piège aménagé avec soin par cette *« force oppressante et sourde »* qui tourne en dérision *« les convulsives ambitions humaines. »*

Pour Herman, toute chose qu'on contemple assez longtemps finit par présenter deux facettes, si bien que ses rares moments paisibles

figurent à ses yeux l'ironie féroce d'un dieu qui accorde un peu de répit à ses créatures dans le seul but de mieux les écraser par la suite. Ainsi, *« une pensée l'effleura encore : cette heure entre chien et loup au terme de laquelle il avait enfin retrouvé la quiétude et le calme ne devait être en fin de compte qu'une cruelle et féroce plaisanterie de Dieu pour n'en broyer que mieux tout ce qui subsistait de viable en lui… »* Dans cet état d'esprit, il n'est pas surprenant d'apprendre qu'Herman sera finalement retrouvé mort, pris dans l'un des pièges à mâchoires dont il avait le secret, juste devant le maître-autel, *« sur le tapis rouge, à quelques pas du Crucifié »* : comme s'il avait voulu illustrer par sa mort théâtrale que c'était lui qui était piégé tout ce temps, alors même qu'il croyait être celui qui posait les pièges.

Ce va-et-vient incessant dans l'interprétation du monde, tour à tour objet de désir et menaçant, est le mouvement qui met la prose de Krasznahorkai en marche. C'est pourquoi il y a dans ce recueil une sorte de valeur positive du désespoir. Le constat de la solitude humaine face à un univers désertique pousse les personnages à plonger toujours plus avant dans la noirceur de leurs pensées, dans l'espoir d'y trouver une quelconque forme de salut. Le protagoniste de la nouvelle « Le sélectionneur de fréquences », un vieil homme qui passe son temps à changer de fréquence radio dans le but d'entendre enfin quelque chose comme une révélation, illustre bien pourquoi les personnages de Krasznahorkai, plutôt que d'abandonner, s'enfoncent toujours davantage dans la négativité : puisque Dieu a disparu dans les ténèbres, propose-t-il, alors il faut s'y plonger dans l'espoir de l'y retrouver. Et si l'on n'y trouve rien, la recherche elle-même aura servi, un temps à tout le moins, de *« dérivatif à [l]a solitude irrémédiable »* de celui qui ne ploiera jamais sous le coup de la grâce. ■